

Pathé Films Présente

Aïssa MAÏGA Lucien JEAN-BAPTISTE Vincent ELBAZ Zabou BREITMAN
Delphine THÉODORE Marie-Philomène NGA Bass DHEM et Marius BENCHAFI

IL A DÉJÀ TES YEUX

Un film de Lucien Jean-Baptiste

Durée 1h35

SORTIE LE 18 JANVIER 2017

Distribution et Presse

Pathé Films SA
Neugasse 6
8031 Zürich 5
Tél. : 044 277 70 83
anna-katharina.straumann@pathefilms.ch

Matériel téléchargeable sur : www.pathefilms.ch

© 2016 Nolita Cinema – TF1 Droits Audiovisuels – UGC Images – France 2 Cinéma

Synopsis

Paul est marié à Sali. Tout irait pour le mieux s'ils arrivaient à avoir un enfant. Jusqu'au jour où Sali reçoit l'appel qu'ils attendent depuis si longtemps : leur dossier d'adoption est approuvé. Il est adorable, il a 6 mois, il s'appelle Benjamin. Il est blond aux yeux bleus et il est blanc. Eux... sont noirs !

Liste Artistique

Aïssa Maïga	Salimata Aloka
Lucien Jean-Baptiste	Paul Aloka
Zabou Breitman	Mme Mallet
Vincent Elbaz	Manu
Delphine Théodore	Prune
Marie-Philomène Nga	Mamita
Bass Dhem	Ousmane
Marius Benchenafi	Benjamin

Liste Technique

Réalisateur	Lucien Jean-Baptiste
Producteurs	Maxime Delauney Romain Rousseau
Scénario	Sébastien Mounier Marie-Françoise Colombani Lucien Jean-Baptiste
Image	Colin Wandersman
Musique	Alexis Rault
Montage	Sahra Mekki
Production	Nolita Cinema
Coproduction	TF1 Droits Audiovisuels UGC Images France 2 Cinéma Nexus Factory Umedia Ufund
Distribution salles Suisse	Pathé Films SA

Entretien avec Lucien Jean-Baptiste

Réalisateur et interprète de Paul

Des parents noirs qui adoptent un bébé blond aux yeux bleus... Dans la vraie vie, comme sur les écrans, c'est très inhabituel... D'où vous est venue cette idée ?

Un jour, je lis dans un journal qu'un couple de nigériens a donné naissance à un enfant blanc. Et dans la seconde même, cette histoire incroyable fait naître en moi l'envie de faire un film ! Je commence à me documenter et là, je vous jure que c'est vrai, on m'appelle pour me demander de lire un scénario intitulé « Black adoption », qui raconte l'histoire d'un couple de noirs à qui on propose d'adopter un enfant blanc. C'était un scénario imaginé par Marie Françoise Colombani il y a une dizaine d'années et écrit en collaboration avec le scénariste Sébastien Mounier. Je le lis et je fais savoir que le sujet m'intéresse, que j'ai un point de vue dessus. Les choses traînant un peu, je tourne « Dieu Merci ». Pendant ce temps, le projet change de producteurs. Mais ces derniers viennent me relancer. Alors, avec Sébastien Mounier, on se met à réécrire l'histoire et on lui donne un nouveau titre : « Il a déjà tes yeux ».

Qu'est-ce qui vous passionnait tant dans cette histoire ? Une fois encore, comme dans « Ma première étoile », cette confrontation entre le noir et le blanc qui permet d'inventer des situations cocasses ?

Oui, bien sûr, mais pas seulement. « Ma Première étoile », c'est, à première vue, l'histoire d'une famille de noirs, fauchée, qui découvre la neige au Mont Blanc, mais, qui, sous sa drôlerie et sa poésie, parle de l'intégration des noirs dans le monde blanc, souvent financièrement plus aisé. « Il a déjà tes yeux » tourne pour sa part autour des problèmes de transmission et d'héritage. Que doit-on inculquer à nos enfants ? En les éduquant, que va-t-il rester et se perdre de ce que nous sommes, de nos racines, de notre religion, de nos traditions ? Prenons mon cas personnel. Je suis arrivé des Antilles à Paris, à l'âge de trois ans, avec ma mère et mes cinq frères et sœurs. Que me reste-t-il aujourd'hui de ma culture natale ? J'ai 52 ans, et j'ai des enfants métis. Eux non plus ne me ressemblent pas. Et je ne parle évidemment pas seulement de la couleur de leur peau. Ils sont nés à Paris. Que dois-je, que puis-je leur enseigner de leur origine ? La transmission d'une culture, ce qu'il faut se résoudre à abandonner irrémédiablement, ce sur quoi il faut se montrer intransigeant, c'est de cela que traite « Il a déjà tes yeux ». Et puis aussi bien sûr, j'y aborde le problème de la diversité, du contraste noir-blanc, qui, outre des moments de comédie pure, génère de l'émotion et de la poésie. Quand on fait faire aux noirs des choses habituellement effectuées par des blancs, ça provoque de drôles de réactions ! C'est pour cette raison que j'adore les inversions de rôles !

En fait à travers vos films, vous ne cessez d'aborder le problème de la place des noirs dans les sociétés occidentales, de ce qu'ils leur apportent et de ce qu'ils y perdent...

Un jour, au cours d'un débat télévisé, Yann Moix m'avait presque reproché ce qui peut ressembler, chez moi, à une monomanie. Mais je m'en fiche. C'est mon combat. En tant qu'auteur et réalisateur, j'ai besoin de m'attaquer à des sujets forts et personnels. Ça me permet, en plus, de toucher à des thèmes universels comme le droit à la différence et le devoir de respect envers l'autre ! Je pars du principe qu'on ne parle bien que de ce qu'on connaît bien. Après, pour faire naître le rire, il suffit souvent de tordre un petit peu la réalité.

Ce sont leurs arrière-plans, empreints de nostalgie, de gravité, de douleur aussi parfois, qui font que vos films accèdent au rang de comédies sociales...

Tant mieux. C'est ce que je préfère au cinéma, les comédies italiennes des années 70, le cinéma anglais des années 80, les films qui parlent de problèmes sociétaux dramatiques en faisant marrer le public. J'espère être issu de cette veine là, celle qui, en un peu plus drôle tout de même, irrigue, par exemple, les œuvres de Ken Loach. Une autre de mes références de ces dernières années, c'est « Little miss Sunshine ». Un grand-père y meurt d'une overdose, un oncle essaye de se suicider et pourtant, c'est une comédie formidable, très touchante sur la famille.

Ecriture, réalisation, distribution... Une fois de plus vous apparaissez trois fois au générique de votre nouveau film. C'est une nécessité pour vous d'être à la fois au four et au moulin ?

C'est un cauchemar ! Quand on est à la fois devant et derrière la caméra, on n'a plus d'orgasme ! Ni comme réalisateur, ni comme acteur. Quand vous êtes seulement réalisateur, lorsque vous dites « action », les acteurs se mettent à jouer et vous voyez naître la scène que vous avez écrite devant vous, dans le combo. Le plaisir éprouvé est alors indescriptible, une vraie jouissance. Mais si vous participez à la scène comme acteur, et que vous êtes en même temps réalisateur, vous regardez jouer vos partenaires. Vous n'avez donc ni la joie de jouer à 100 % de vos possibilités, comme vous pouvez l'avoir quand vous n'êtes que comédien (en tous cas à la première prise), ni celle de vous délecter pleinement de ce que vous proposent vos partenaires. Un metteur en scène qui se mêle aux comédiens. C'est comme si un entraîneur entrainait sur le terrain. Incongru ! J'aimerais bien un jour faire un film dont je ne serais que le réalisateur.

Quel genre de réalisateur êtes-vous ?

A la fois très disponible et comme une pile électrique. Il faut que ça pétille, que ça avance. J'ai tous les symptômes du type increvable. Mais c'est normal. Un réalisateur est comme le capitaine d'un bateau dont l'équipage serait très nombreux. C'est lui qui donne le cap. Il doit donc être exemplaire. Moi, quand je ne suis qu'acteur dans un film, j'aime bien savoir où je vais et comment j'y vais. Donc, quand je suis metteur en scène, j'essaie d'être derrière chacun et ne suis pas du genre à dire mollement : « Bon les gars, on va y aller ! ». Moi, c'est : « on y va ! ». Cette attitude doit venir de mon enfance. Ma mère a élevé six enfants toute seule, sans jamais se plaindre, sans jamais lâcher. Je suis le fruit de cette éducation, faite d'un mélange d'énergie et de sourire. Sur un plateau, j'essaie de mettre de la bonne humeur et de l'entrain partout, chez chaque membre de l'équipe, artiste ou technicien.

Qu'est-ce qui prime pour vous sur un plateau ?

L'ambiance. Il faut qu'elle soit bonne. Etant donné que faire un film est très lourd et très long (au moins deux ans de vie), il faut s'arranger pour que le temps de tournage proprement dit soit un moment joyeux. En plus, pour les acteurs, c'est essentiel. Ce sont eux les premiers passeurs d'émotion. S'ils ne se sentent pas bien, vous aurez beau avoir la plus belle lumière, le meilleur cadre, un son idéal, votre film sera quand même médiocre. Une bonne ambiance, cela passe d'abord par une bonne distribution. Il faut trouver la meilleure équipe. Comme au foot. Pas forcément la plus performante ou la plus connue, mais celle qui saura se souder pour raconter votre histoire. Pour cela, il faut toujours aller vers l'humain, car c'est ce que la pellicule va imprimer. Cette composante est primordiale pour moi, qui ne fais ce métier que pour communiquer des émotions. Certes, je ne suis qu'un comédien qui réalise. Mais je détesterais qu'une fois mes tournages terminés, on me traite de facho ou de connard. Les génies qui reçoivent des prix pour des films où les équipes ont été traitées comme de la merde, ça ne m'intéresse pas. Les seules récompenses qui me touchent sont celles de la sympathie que j'inspire aux comédiens et au public.

Comment avez-vous choisi l'irrésistible bébé du film ?

Pour que le contraste soit saisissant avec la couleur des parents adoptants, je voulais un petit blond aux yeux bleus très câlin. Un jour, Thomas Le Douarec m'a parlé de copains à lui qui venaient d'avoir un bébé répondant à ces critères. Quand on m'a présenté Marius, qui allait devenir Benjamin dans le film, il dormait ! Mais immédiatement j'ai senti que c'était le petit que je cherchais. Ses parents sont comédiens, et j'ai compris qu'ils adhéraient au projet, et surtout, qu'ils n'allaient pas faire jouer leur bébé pour de mauvaises raisons. Après, j'ai fait revenir Marius. On a fait des petits jeux, et ça s'est formidablement bien passé. Le tournage avec lui a été magique. On n'a eu besoin ni d'effets spéciaux, ni de jumeaux, juste de temps en temps de doublures pour le contre-champ. Marius comprenait tout. Ses parents lui expliquaient ce qu'on attendait de lui, et... ça marchait. Ce bébé de quatre mois a été exceptionnel.

Comment arriviez-vous à le faire pleurer ?

Il faut savoir que, selon la loi du travail, les bébés ne doivent pas « travailler » plus d'une heure par jour, en deux demi-heures coupées par trente minutes de repos... Comme en général un bébé pleure quand il a faim, on calait les scènes où Marius doit pleurer juste avant ses heures de repas. Une fois que la prise était en boîte, on coupait et il avalait son biberon. Je salue le travail de Valérie Aragues, la première assistante, qui a su tout gérer avec minutie.

Et pour obtenir ses sourires émerveillés ?

Marius est un bébé naturellement souriant. Mais pour certains plans, sa vraie maman, qui a une voix divine, se plaçait hors champ et lui chantait des chansons. Et puis il faut dire qu'Aïssa Maïga qui joue sa mère adoptive adore les enfants. Elle avait une très belle relation avec lui. Pour certains films, on se croit obligé de préciser, sur le générique de fin, que les animaux n'ont pas été maltraités... On aurait pu mettre au générique du notre qu'aucun humain n'a été maltraité (Rires).

Vous parlez d'Aïssa Maïga. Pourquoi l'avez vous choisie pour jouer votre épouse et donc la maman adoptante ?

Je la connaissais depuis longtemps, mais nous n'étions pas intimes. Je l'ai donc rencontrée. On n'a pas fait d'essai mais, dès le deuxième entretien, et étant donné que j'allais jouer et réaliser en même temps, on a commencé à répéter. Pour être prêts pour le tournage. Aïssa a été aussi géniale comme partenaire et dans l'interprétation de son rôle, que généreuse sur le plan humain avec toute l'équipe. Et en plus, elle m'a été d'un grand secours en ce qui concerne les scènes du film qui se rapportent à l'Afrique. Moi, je suis catho, certes martiniquais d'origine, mais parigot depuis plus de quarante ans. N'ayant donc pas vraiment de racines africaines, je pataugeais un peu pour certains dialogues. Aïssa est d'origine sénégalaise. Donc l'Afrique, elle connaît ! Certaines séquences lui doivent beaucoup en authenticité. Certaines répliques aussi. Par exemple, le « Je ne veux pas d'un congolais ! », lancé par une mère africaine pour marquer sa désapprobation à l'égard d'un personnage qu'elle méprise, c'est d'Aïssa. A chaque projection, cette phrase fait un tabac !

Et Zabou ?

Une Rolls ! J'adore cette comédienne depuis toujours, mais à cause de son statut de star, j'avais un peu d'appréhension. Elle a été d'une écoute et d'une disponibilité exceptionnelles. Peut-être parce qu'elle a vu que je répétais beaucoup avant de tourner et que je savais ce que je voulais. Quoiqu'il en soit, son niveau de jeu a fait monter le mien d'un cran. Celui de Vincent Elbaz aussi d'ailleurs.

Vincent Elbaz, justement. On connaît l'étendue de sa palette de jeu. Mais là, vous l'avez fait sortir de ses gonds ! En plus, physiquement, on le reconnaît à peine...

En 2002, j'étais allé le voir au théâtre. Il incarnait Salvador Dali dans « Hystéria » de Terry Johnson sous la direction de John Malkovich et il m'avait bluffé. Quelques années après, au festival de l'Alpe d'Huez où j'étais venu présenter « Ma Première étoile », je lui avais dit qu'un jour j'aimerais travailler avec lui. J'attendais donc l'occasion.

Au départ pourtant, j'avais écrit ce rôle de meilleur ami du père adoptant, non pour lui, Vincent, mais pour un comédien noir. Parce qu'il rit tout le temps. Et puis, au fil de l'écriture, je me suis dit que ce serait mieux si ce rôle était tenu par un acteur blanc. J'ai pensé à Vincent quand je me suis demandé qui j'aimerais avoir comme meilleur ami de cinéma. Je l'ai appelé pour le lui dire, ça l'a beaucoup touché et il a dit banco.

On s'est alors mis à délirer. On s'est inventé un passé de copains d'enfance, qui auraient peut-être grandi et galéré en banlieue. Lui aurait le profil d'un artiste raté, mais serait humainement formidable. Une sorte de looser très intelligent, qui se fiche comme d'une guigne des positions sociales. Les grandes lignes de son rôle fixées, Vincent m'a fait des tonnes de propositions, sur le look de son personnage, son attitude, ses réflexions, son humour involontaire, sa générosité, et sa brusquerie. Et il a fini par composer ce personnage incroyable, qui prend le volant en oubliant qu'il ne sait pas conduire, et peint, en slip, des fresques improbables.

Quelles ont été les scènes les plus difficiles à tourner ?

On appréhendait beaucoup celles avec le bébé. Mais il a été tellement magique, que tout s'est bien passé. Le plus enquiquinant a été la gestion du temps. Comme je n'avais pas un énorme budget, il fallait aller vite, ne pas trop recommencer les prises. Mais globalement, le film s'est fait dans la joie. Je ne me suis jamais fâché, malgré le stress. On a souvent eu de la chance. Il a même fait beau quand on a dû aller tourner à Knokke-le-Zoute. C'est vous dire !

Avez-vous conscience qu'avec vos films vous faites beaucoup pour la cause de la tolérance ?

J'espère, parce que, oui, maintenant, je veux vraiment faire avancer le schmilblick en la matière. Avant, je n'assumais pas ce rôle. Je voulais juste raconter mes histoires. Et puis je me suis rendu compte qu'à travers elles, je faisais passer beaucoup de choses sur le racisme et la différence, dont j'ai parfois souffert plus jeune. Mais, je fais ça instinctivement, presque sans le vouloir, car je ne suis pas un intello ! Le rire est un moyen de désamorcer les vilaines pensées. Certains me demandent si je vais faire encore longtemps des films sur et avec des noirs qui se confrontent aux blancs. Je réponds que oui, car tous les jours on me demande d'où je viens, ce qui me ramène quotidiennement à la couleur de ma peau. Mais, interroge-t-on les réalisateurs blancs sur le fait qu'ils ne mettent la plupart du temps que des blancs en scène ? Cela dit, mes films ne parlent pas que de différence. Dans « Ma Première Etoile », je racontais comment un père avait essayé de donner du rêve à ses enfants. Dans « Il a déjà tes yeux », je montre comment certains couples se battent pour que des enfants abandonnés connaissent une vie de famille aimante. Je tends vers des sujets universels.

Filmographie sélective – Lucien Jean-Baptiste

Réalisation

2016 IL A DEJA TES YEUX
2015 DIEUMERCI !
2011 30° COULEUR
2009 LA PREMIERE ETOILE

Acteur

2016 IL A DEJA TES YEUX
2015 LE GANG DES ANTILLAIS
2015 C'EST QUOI CETTE FAMILLE ?!
2015 DIEUMERCI !
2013 JE FAIS LE MORT
2013 FONZY
2013 LA VRAIE VIE DES PROFS
2013 TURF
2011 30° COULEUR
2011 POSSESSIONS
2010 LA PROIE
2009 LA PREMIERE ETOILE

Entretien avec Aïssa Maïga

Interprète de Sali

Avec Firmine Richard, vous êtes une des rares comédiennes noires qui ne cessez de travailler en France. Qu'est ce qui vous a déterminée à choisir le projet de Lucien Jean-Baptiste ?

La force de persuasion de Lucien ! (rires). Nous nous étions rencontrés sur un téléfilm : lui, incarnait un dealer et moi, une prostituée. On démarrait dans le métier et il n'était alors qu'acteur. Après, j'avais suivi son parcours, de loin en loin, et adoré, comme beaucoup, « Ma Première étoile » ; mais je n'avais jamais retravaillé avec lui. Quand je l'ai revu pour le film, ce qui m'a d'abord frappée, c'est son énergie. Il était devenu une vraie tornade, parlant de son projet avec un enthousiasme que j'ai rarement rencontré chez d'autres réalisateurs. Il faut dire qu'un couple de noirs qui adopte un enfant blanc était un thème inédit au cinéma, donc un projet plutôt excitant ! J'ai lu très vite le scénario, et j'ai été emballée, parce qu'il était très drôle et surtout, il évitait avec finesse et intelligence, les lourdeurs et les lieux communs sur le choc des cultures et des couleurs de peau. Il n'était pas bâti sur une idée initiale de Lucien, mais on sentait que Lucien s'en était emparé à bras le corps, qu'il avait tenu à porter sur tous les personnages, même à priori les plus obtus, un regard d'une tendresse et d'une indulgence infinies. En lisant, j'étais déjà comme spectatrice du film. Et je pressentais qu'on allait rire et pleurer, dans un grand jeu de montagnes russes. Et puis une autre force du script était d'aborder des thèmes corollaires à celui, somme toute anecdotique, de l'adoption d'un enfant par des parents d'une couleur de peau différente.

Quels thèmes, par exemple ?

Principalement celui de la transmission. C'est un sujet qui tarabuste beaucoup Lucien. Quand il a eu ses enfants avec son épouse, blanche et née en métropole, sa mère, qui est une Antillaise venue s'installer en France dans les années 60 avec ses six enfants, a eu des revendications. Elle a souhaité, par exemple, que, comme elle, ses petits enfants soient baptisés. Lucien a donc été pris entre deux feux éducatifs, celui de sa femme, et celui de sa maman. Ayant affronté personnellement, de l'intérieur, cette problématique de l'héritage, il était donc plus que légitime pour l'aborder au cinéma. Pour ce film, il l'a juste transposée sur mon personnage, celui d'une jeune femme née de parents sénégalais immigrés en France. Vivant encore en communauté, ces parents, pratiquants musulmans, avaient certaines exigences vis-à-vis de leur fille. Notamment d'ordre religieux. Ces exigences vont être déçues puisque, dans cette histoire, leur fille épouse non pas un sénégalais (elle n'en parle pas la langue!), mais un antillais, catholique de surcroît, et que, comble de la provocation pour eux, cette fille va adopter un petit blanc ! Pour eux, cela équivalait à un tsunami !

Cela dit, cette problématique de la transmission en induit une autre, pas plus facile à assumer, celle de la perte des racines et des traditions de tous ordres. Et je sais de quoi je parle, moi qui suis une fille d'africains et qui vis en France depuis très longtemps. Parfois, aujourd'hui, quand je regarde mes enfant - et cela, je le souligne, sans jamais avoir subi le moindre reproche ou la moindre revendication de la part de ma famille - je vois ce que je ne leur ai pas donné en temps et en heure et qui est désormais perdu chez eux à tout jamais. Moi même, à cause de mon enfance passée en France, j'ai beaucoup perdu de mon africanité. Cela affligeait beaucoup certains de mes proches, dont ma grand-mère, aujourd'hui disparue. Elle trouvait difficile de voir sa petite fille évoluer dans une culture si radicalement différente de la sienne. Vous comprenez pourquoi le film de Lucien a tout de suite résonné en moi.

Ces questions là, si graves pourtant, si essentielles quand on est parents, ne pèsent en rien sur le film, qui a été écrit et se reçoit comme une comédie.

Les dialogues sont équilibrés, tricotés très finement. Ils ont été un régal à jouer parce que Lucien, qui est aussi un acteur, parle le « langage » des comédiens. Il connaît, tous leurs tics, tous leurs subterfuges, tous leurs refuges. Quand il sent que ça coince, il vient les débloquent. Quand leur jeu fait des étincelles, il sait les attraper. Et puis, il est très à l'écoute. Quand on lui fait des propositions qui font sens, il les accepte. Par exemple, dans le script, mon personnage s'appelait Marianne. Or elle est censée être née dans une famille d'origine sénégalaise. Moi qui suis issue de parents sénégalais-maliens, j'ai fait remarquer à Lucien que ce prénom était un peu trop « français ». Je lui ai donc suggéré d'appeler mon personnage Salimata, du prénom d'une de mes tantes maliennes et de le faire surnommer Sali. Qui sonne plus africain.

Dans le film, vous incarnez la maman qui va adopter. Au delà de votre jeu, on perçoit chez vous un vrai amour pour ce bébé...

J'adore les bébés. Je les ai aimés avant d'être moi-même maman, à vingt et un an. Toute petite, dès qu'un bébé pleurait dans ma famille, on m'appelait. Il suffisait que je le prenne dans les bras pour qu'il se calme. Incroyable, mais vrai ! Ce petit don a développé en moi un instinct maternel très fort. Avec le bébé du film, Marius, ça a été pareil. Il faut dire qu'il était exceptionnel. Comme si, à quatre mois, il comprenait tout ce que lui expliquaient ses parents, des comédiens qui avaient accepté qu'il soit dans le film, non pour des raisons d'égo (« mon petit fait du cinéma ! »), mais parce que le script les avait touchés. Marius était leur premier bébé. Ils lui parlaient beaucoup. Résultat, chaque journée de tournage était miraculeuse. On avait besoin que Marius pleure, il pleurait. On voulait le voir sourire, il souriait. On voulait qu'il se détourne, il tournait la tête. Hallucinant ! Vous comprenez que jouer le coup de foudre maternel pour un bébé comme celui-là n'a pas été trop difficile à jouer. Et puis, il m'a reconnu très vite. En deux ou trois jours. Après, il me faisait des numéros de charme qui me faisaient craquer !

Savez-vous pourquoi Lucien Jean-Baptiste, qui ignorait votre passé est venu vous chercher pour ce rôle de maman adoptante ?

Aucune idée précise. L'âge peut-être (rires), l'âge et l'apparence du rôle. En tous cas, moi, je sais très bien pourquoi je l'ai accepté. Pour le thème du film, bien sûr, comme je vous l'ai expliqué avant. Mais aussi pour la complexité de ce personnage. Sali a plusieurs facettes, elle est une épouse heureuse, amoureuse de son mari, bien intégrée, entourée d'amis sincères ; elle devient une jeune maman, mais elle est encore la fille de ses parents. L'interpréter a été un passionnant voyage intérieur. J'ai adoré aussi bien les scènes de comédie pure, comme celle de la course poursuite à l'hôpital que les moments les plus dramatiques, comme celui où on lui retire son enfant.

Pour la comédienne que je suis, c'est génial d'avoir l'opportunité d'exprimer, parfois dans la même scène, la joie la plus enfantine et le déchirement le plus douloureux.

Comment s'est passée votre collaboration avec Lucien ?

Sans mentir, formidablement bien. Un grand kif. Lucien en est à son quatrième long métrage et maintenant, en tant que réalisateur, il connaît « la musique ». Il dit qu'il est très difficile pour lui d'être à la fois acteur et réalisateur. C'est sans doute vrai. Mais il fait preuve d'une telle intelligence de situation, déploie une telle énergie, manifeste un tel enthousiasme qu'on ne s'en rend pas compte. Il n'est jamais à la traîne. Ni devant, ni derrière la caméra. Il est sur le pont, souriant, disponible, à l'écoute, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je n'avais encore jamais vu une telle disponibilité chez un réalisateur. Tout ça est le signe d'une belle élégance ! Il faut dire aussi qu'il a su s'entourer d'une équipe technique qui l'assiste au mieux. Pour ma part, j'ai essayé de peser sur lui le moins possible. Je

me suis autogérée un maximum (mais j'aime ça !). Si j'avais besoin de quelque chose, je passais le plus souvent par ses relais, qui étaient totalement en phase avec lui.

Un rôle comme celui-là peut-il influencer sur votre carrière ?

On ne sait jamais comment un film va être accueilli ni quel impact il va avoir pour ses acteurs ! Moi, Je vais continuer à exercer mon métier, comme je l'ai toujours fait : en essayant d'être au top de ce qu'on me demande, et après, d'accompagner le film comme je peux. Ce que j'espère, c'est que ce personnage de Sali donne l'idée aux metteurs en scène de me donner des styles d'emplois différents de ceux que j'ai tenus. Car j'adore passer d'un registre à l'autre.

Un mot sur vos partenaires, Zabou Breitman et Vincent Elbaz...

En dehors du bébé, les deux minorités visibles du film ? (rires !). Sans flagornerie, j'ai adoré travailler avec eux. Zabou, qui est elle-même metteur en scène, a apporté des idées formidables, mais sans jamais les imposer de manière autoritaire. Et quelle actrice ! Inventive, pétillante, rigoureuse et d'une finesse rare. Ces qualificatifs valent aussi pour Vincent, qui s'est emparé de son personnage avec une inventivité et une bonne humeur de chaque instant. Ce qui est remarquable, est que tout le monde était là pour le même projet. Et même si on avait des mécaniques de jeu différentes, on était tous sur le même bateau et on allait tous dans la même direction.

« Il a déjà tes yeux » est une comédie qui va sans doute beaucoup pour la différence...

C'est un film positif, qui reflète la France multi-ethnique d'aujourd'hui, qui parle du vivre ensemble avec humour et émotion. What else ?

Filmographie sélective – Aïssa Maïga

Actrice

2016	IL A DEJA TES YEUX	2011	L'AVOCAT
2015	BIENVENUE A MARLY-GOMONT	2010	ENSEMBLE C'EST TROP
2014	PRET A TOUT	2006	BAMAKO
2013	L'ECUME DES JOURS	2006	JE VAIS BIEN NE T'EN FAIS PAS
2012	SUR LA PISTE DU MARSUPILAMI		

Entretien avec Vincent Elbaz

Interprète de Manu

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

De la manière la plus simple qui soit. Un jour, j'ai reçu un coup de fil de Lucien Jean-Baptiste qui m'annonçait avoir un scénario à me faire lire. Lucien et moi, nous nous étions connus il y a une quinzaine d'années chez Agnès B, où travaillait sa femme, et chez qui, entre deux tournages, j'allais faire des remplacements de vendeur. Depuis cette époque, nous nous étions parfois revus, mais nous n'étions pas devenus intimes. A la suite de cet appel, je rencontre donc Lucien qui me dit que s'il devait choisir quelqu'un pour jouer au cinéma son meilleur pote, il aimerait que ce soit moi. J'ai trouvé que c'était une façon touchante de me proposer le rôle.

Vous êtes d'abord tombé sous le charme du scénario ou sous celui de votre personnage ?

Les deux (rires !). Mais à dire vrai, je suis d'abord tombé sous le charme de Lucien. Humainement et professionnellement, c'est quelqu'un de très investi, de très sincère, de très honnête, qui creuse son sillon sur des thématiques qui lui sont chères : le rapport à l'autre, la différence, la qualité des rapports humains. Il a un style très personnel, qu'il s'est inventé. Et puis il a une ouverture d'esprit assez rare et une force de persuasion incroyable.

Il a donc su me parler de Manu, mon personnage de « meilleur ami », en se disant prêt à le redessiner avec moi, si j'en avais le souhait. En quelque sorte, Il me proposait une vraie collaboration, le genre de proposition qu'il est impossible de refuser. J'ai donc lu immédiatement son scénario, qui m'a à la fois fait rire et beaucoup touché.

Pourquoi ?

J'ai aimé l'humour avec lequel Lucien traitait d'un sujet grave : l'irruption d'un enfant dans un couple. Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, qu'il soit le vrai bébé d'un couple ou un petit « adopté », quand un enfant arrive dans un foyer, il y a une rencontre et un apprivoisement réciproque qui doivent se faire. Le ton de Lucien étant celui de la comédie, il a poussé les curseurs de cette situation et inventé un cas d'adoption encore jamais arrivé, en tous cas, en France.

Son script était à la fois délirant, très réaliste et très émouvant. Tout ce que j'aime au ciné !

Et Manu, votre personnage ?

Il m'a plu parce qu'il avait une fonction bien précise dans le film. Il fallait qu'à chacune de ses apparitions, il apporte de la drôlerie et de la tendresse. Dans le scénario, il apparaissait un peu fade. Avec Lucien, on s'est amusés, ensemble, à le réinventer, à en faire ce « quadra » à la fois encombrant et indispensable, fragile et imprévisible, touchant et un peu « barré ». Ensuite, à l'instinct, je lui ai composé ce look, que Lucien a gardé et qu'il a dans le film. Il m'a plu, ce Manu. Il a un cœur gros comme ça, c'est visiblement un artiste raté mais on se demande d'où il sort, si ce n'est pas un ancien toxico. Des types comme lui, tout le monde en a rencontré. Si je devais faire référence à un autre personnage de ciné, ce serait un peu le colocataire de Hugh Grant, dans « Coup de foudre à Notting Hill ».

Pour lui, vous avez osé un jeu « hyperbolique »... Notamment dans la scène où vous peignez une fresque en slip...

Il n'était pas spécifié dans le scénario que pour cette séquence, il devait être dans cette tenue. Mais tel qu'il était écrit, Manu n'est pas le genre de type qui vient peindre en combinaison ! C'est le genre qui enlève son pantalon pour ne pas se tacher, mais qui garde son pull, parce qu'il a froid ! Manu est un perdant magnifique, un champion de la gentillesse, un hurluberlu de première. Il dit des vérités, mais toujours à côté de la plaque. J'ai été très libre pour le composer. Lucien est quelqu'un qui fait confiance à ses acteurs. Il les regarde avec amour et bienveillance. Il les intègre au processus de création de ses films. Parfois, on fait ce métier en répondant simplement aux desiderata d'un metteur

en scène et c'est très bien. Mais quand on nous demande davantage, comme le fait Lucien, c'est évidemment plus enthousiasmant, et plus inventif, même si on respecte le texte à la lettre (rire) !

Vous semblez apprécier travailler avec des réalisateurs qui sont aussi auteurs et acteurs...

Oui, parce que la plupart sont des gens qui sont portés par une nécessité intérieure. Ils font des films, parce que le métier d'acteur ne leur permet pas d'exprimer tout ce qu'ils ont en eux. Il y a chez eux comme une urgence à transmettre. Ils se mettent à nu, et c'est assez touchant. En plus, il y a un réel « plus » à être dirigé par eux. Ils savent donner de l'émotion, du sens et des couleurs à un texte. J'ai donc aimé travailler avec Lucien. Sur le plateau, je le voyais jouer devant la caméra, puis passer derrière, épuisé, mais toujours attentif à tout, et surtout à ses acteurs. Dans le plaisir, et en même temps, sans doute dans l'angoisse, parce qu'un tournage, pour celui qui le dirige, n'est jamais une partie de plaisir. Mais Lucien ne nous a jamais communiqué son stress. Sa bonne humeur et sa vitalité ont épaté toute l'équipe.

A chacune de ses avant-premières, « Il a déjà tes yeux » a rencontré un succès public...

C'est une bonne nouvelle. Je suis heureux pour Lucien qui travaille comme un fou depuis tant d'années, à écrire ses projets, à les monter, à les réaliser et à les jouer, avec, ce qui est rare un grand sens de l'autodérision. Car s'il fait tant rire les autres, c'est qu'il rit avant tout de lui-même. Cette attitude, qui exclut tout cynisme, touche sans doute le public.

Avez-vous des projets ?

Je vais tourner une comédie de Maxime Govare (le réalisateur de « Toute première fois »), l'histoire d'un fêtard parisien invétéré qui, pour emmerder sa femme, décide d'ouvrir une crèche parentale à domicile. Et puis, dans une perspective un peu plus lointaine, car aucune date n'est fixée, je serai dans le premier film de Julien Weil. C'est une comédie sur fond social que j'ai co-écrite avec Julien Weil et Grégory Boutboul.

Filmographie sélective – Vincent Elbaz

Acteur

2016	IL A DÉJÀ TES YEUX	2005	DANS TES RÊVES
2016	AMIS PUBLICS	2005	NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE)
2015	JE COMPTE SUR VOUS	2002	EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ
2012	LA VÉRITÉ SI JE MENS 3	2002	RUE DES PLAISIRS
2011	L'ASSAUT	2001	ABSOLUMENT FABULEUX
2010	COMME LES 5 DOIGTS DE LA MAIN	2000	LA PARENTHÈSE ENCHANTEE
2009	TELLEMENT PROCHES	1999	PEUT-ÊTRE
2008	LES RANDONNEURS À SAINT-TROPEZ	1999	QUASIMODO D'EL PARIS
2007	LE DERNIER GANG	1997	LA VÉRITÉ SI JE MENS !
2007	TEL PÈRE TELLE FILLE	1997	LES RANDONNEURS
2005	MA VIE EN L'AIR	1995	LE PÉRIL JEUNE